

**DE QUELQUES IMPENSÉS
DE LA RUPTURE ÉPISTÉMOLOGIQUE.
INTERROGATIONS ET PISTES A PARTIR DE
PRATIQUES DE RECHERCHE EN SCIENCES SOCIALES**

PAR

Philippe CORCUFF

Je vais essayer de formuler une série d'interrogations autour de la notion de « rupture épistémologique »¹ qui a marqué tant la philosophie (avec notamment la notion althussérienne de « coupure épistémologique » : (Althusser, 1965 ; Balibar, 1991) que la sociologie (« la rupture » étant, par exemple, un des principes de base énoncé par *Le métier de sociologue* de Pierre Bourdieu, Jean-Claude Chamboredon et Jean-Claude Passeron, dont la première édition date de 1968) dans les années 1960 et 1970, et qui a encore des effets sur l'épistémologie des sciences sociales. Je rappellerai, ce faisant, des questionnements et des analyses que j'ai développés dans une série de textes antérieurs. Mes réflexions seront basées sur quelques expériences concrètes de recherche sur des terrains variés.

Je reviendrai de manière synthétique sur une série d'oppositions travaillant le champ des sciences sociales et qui ont à voir avec ce thème de « la rupture épistémolo-

1. Ce texte est la version écrite remaniée d'une communication orale faite à la Journée d'Étude consacrée aux « Pratiques de la rupture épistémologique dans les sciences sociales », organisée par les doctorants du CURAPP, le 30 janvier 2003, à Amiens à l'Université de Picardie ; communication qui a débouché sur un débat stimulant, comme souvent, avec Jean-Claude Kaufmann.

gique » : connaissance savante/connaissance ordinaire, jugements de faits/jugements de valeurs, distanciation/engagement et caché/visible². Je proposerai, à chaque fois, une voie plus dialectique ne s'identifiant pas à l'un des deux pôles en présence. Cette voie dialectique sera moins celle, classiquement hégéliano-marxiste, d'une synthèse englobante dépassant les deux pôles de la contradiction, que celle esquissée par Proudhon, maintenant une tension entre les pôles, sans perspective de synthèse finale, mais en orientant simplement le regard vers des déplacements³. Proudhon avance ainsi : « La formule hégélienne n'est une triade <thèse-antithèse-synthèse> que par le bon plaisir ou l'erreur du maître, qui compte trois termes là où il n'en existe véritablement que deux, et qui n'a pas vu que l'antinomie ne se résout point, mais qu'elle indique une oscillation ou antagonisme susceptible seulement d'équilibre » (1998 : 35) . Il ajoutait dans un texte édité de manière posthume : « si l'antinomie est une loi de la nature et de l'intelligence, un phénomène de l'entendement, comme toutes les notions qu'elle affecte, elle ne se résout pas ; elle reste éternellement ce qu'elle est, cause première de tout mouvement, principe de toute vie et évolution, par la contradiction de ses termes ; seulement elle peut être *balancée*, soit par l'équilibrage des contraires, soit par son opposition à d'autres antinomies » (1997 : 206) .

Depuis plusieurs années, tant ce que j'essaye de faire tant en sciences sociales qu'en philosophie politique tend à nourrir (et, en retour, à s'adosser à) une ontologie pluraliste et processuelle de l'ambivalence, de l'ambiguïté, de la tension, de l'imperfection et de l'inachèvement. Je m'écarte donc, de plus en plus, des ontologies (et des épistémologies) unitaires et fixistes des essences, de la totalité, de la synthèse, de la pureté et de la perfection.

2. Une première synthèse partielle sur les oppositions connaissance savante/connaissance ordinaire, jugements de faits/jugements de valeurs et distanciation/engagement a été publiée dans mon texte : Corcuff, 2002 (a).

3. Je m'écarte ici d'un schéma actif dans le 1^è édition des *Nouvelles sociologies* (Corcuff, 1995) qui supposait que les sociologies « constructivistes » (recourant au schéma de « la construction sociale de la réalité ») se dépassaient comme un « dépassement » de couples traditionnels d'oppositions, tels qu'idéalisme/matérialisme, sujet/objet, individuel/collectif. Avec l'âge, l'arrogance tend à s'estomper quelque peu. Je pense plutôt aujourd'hui qu'il y a trois grands programmes concurrents en sciences sociales (dont aucun ne constitue le dépassement englobant des autres) : le programme de l'individualisme méthodologique (partant des unités individuelles), le programme holiste (partant des entités collectives) et le programme relationnaliste (partant des « relations sociales » ; relationnalisme m'apparaît actuellement une expression plus rigoureuse que « constructivisme »).

I. CONNAISSANCE SAVANTE/ CONNAISSANCE ORDINAIRE

Un premier aspect du problème concerne les rapports entre la connaissance sociologique produite par les chercheurs et la connaissance des relations sociales utilisée par les acteurs, donc les rapports entre connaissance savante et connaissance ordinaire du monde social. Schématiquement, deux pôles s'affrontent en sciences sociales sur cette question. D'un côté, les tenants de « la rupture épistémologique » établissent une « coupure » nette entre la démarche scientifique et ce qu'ils appellent « les prénotions » (en reprenant une expression de Durkheim, 1981), « le sens commun » ou « les sociologies spontanées » des acteurs. C'est la position développée dans *Le métier de sociologue* (Bourdieu, Chamboredon & Passeron, 1983). De l'autre côté, il y a des sociologues qui s'intéressent aux fortes proximités entre la connaissance sociologique des acteurs et les pratiques professionnelles des chercheurs. L'ethnométhodologie d'Harold Garfinkel (1967) a alimenté ce type d'interrogations.

Mon propre travail s'est inscrit dans une voie intermédiaire, qui est celle aussi d'Anthony Giddens (1987), selon laquelle il y aurait tout à la fois des ressemblances *et* des différences, des continuités *et* des discontinuités entre sociologies professionnelles et sociologies des acteurs, *mais aussi* des interrelations (donc dans les deux sens : la formalisation de concepts par les chercheurs à partir de schémas cognitifs-discursifs ordinaires et l'usage par les acteurs de notions venant des sciences sociales).

J'ai travaillé cette hypothèse sur des matériaux empiriques dans ma thèse, basée sur une ethnographie d'un syndical local de cheminots (Corcuff, 1991a). J'ai pu ainsi identifié dans les discours des acteurs observés des schémas d'interprétations ayant des similarités avec ceux du marxisme, de l'individualisme méthodologique, de la sociologie tourainienne des mouvements sociaux, de la sociologie des organisations, du culturalisme ou des approches constructivistes (Corcuff, 1991b).

II. JUGEMENTS DE FAITS/JUGEMENTS DE VALEURS

Un deuxième problème concerne les rapports entre, d'un côté, la part de connaissance proprement scientifique dans les sciences sociales – ce qu'on appelle aussi les « jugements de faits » ou la « connaissance positive » - et, de l'autre côté, la part éthique ou morale – ce qu'on appelle aussi les « jugements de valeurs » ou le « normatif ». Là également on a potentiellement une opposition entre deux postures. Certains défendent une séparation tranchée entre jugements de faits et jugements de valeurs, alors que d'autres insistent sur la difficulté à les distinguer clairement, suggérant même parfois du bout des lèvres qu'il pourrait s'agir de *la même* chose. Les premiers, les plus puissants institutionnellement, se revendiquent de « la neutralité axiologique » avancée par Max Weber, c'est-à-dire d'une neutralité du scientifique du point de vue des jugements de valeurs. Chez Weber, c'est plus compliqué que ce que l'on entend habituellement, car on trouve dans ses écrits une tension intéressante entre la reconnaissance d'un nécessaire « rapport aux valeurs » dans la construction de l'objet scientifique et le refus de « jugements de valeur » dans l'énonciation des analyses sociologiques (Weber, 1992b). Mais « la neutralité axiologique » s'est fréquemment dégradée dans les milieux académiques en un mot d'ordre routinisé d'autodéfense corporative suscitant peu de réflexions. L'autre posture est plus minoritaire et s'exprime de manière davantage diluée, en énonçant rarement une identité stricte entre jugements de faits et jugements de valeurs. Il s'agit alors surtout d'une possibilité logique limite au sein de l'espace des positions sur la question.

Sur ce thème aussi, je m'inscris dans une voie intermédiaire. Selon moi, la première position passe à côté du fait que les sciences sociales ne peuvent pas complètement échapper au « normatif », que leurs énoncés restent pour une part encadrés dans des cadres axiologiques. Je rappellerai simplement que les sciences sociales utilisent des modes d'évaluation des comportements et des processus sociaux, qui ont une double dimension *technique* (systèmes de mesure, comme les statistiques) et *morale* (systèmes de valeurs, à partir desquels du + et du - peuvent être mesurés), qu'il est difficile de totalement dissocier (de « purifier »). Cette insertion axiologique est particulièrement visible dans le cas des sociologies *critiques*, c'est-à-dire

celles qui sont centrées sur la mise en évidence des aspects négatifs d'un ordre social (inégalités, injustices, dominations, etc.). Car, mettre en évidence du *négatif* ne suppose-t-il pas logiquement, au moins implicitement, une référence à du *positif*, à une échelle de valeurs, rendant donc possible l'évaluation ? Ainsi quand Pierre Bourdieu décrypte des mécanismes de « dépossession » des « profanes » par rapport aux « professionnels de la politique », dans la dynamique de champs politiques de plus en plus autonomisés (Bourdieu, 2001), il prend appui implicitement sur les « possessions » utopiques dont les principes démocratiques dotent les citoyens. Il apparaît même tout particulièrement inspiré par la méfiance rousseauiste vis-à-vis des représentants et par son idéalisation de la démocratie directe. Cet exemple montre que la part axiologique des sciences sociales ne devrait pas seulement être appréhendée comme un « obstacle épistémologique », dans la tradition de « la rupture épistémologique », mais aussi comme un stimulant cognitif. Car l'analyse bourdieusienne du champ politique produit bien ainsi une « connaissance positive » des effets de la représentation politique contemporaine ; connaissance puisant implicitement dans des stimulants « normatifs », mais ne se réduisant pas à la simple réitération de principes éthico-politiques. Cette analyse scientifique, tout en étant nourrie par une morale politique, recourt à des instruments d'objectivation, qui ne sont pas ceux de la philosophie politique démocratique : construction d'un « champ » comme espace autonome de relations entre agents dotés de propriétés diverses, histoire de cette espace, analyse des trajectoires des agents, données statistiques, entretiens sociologiques, etc. C'est pourquoi on doit remarquer, contre le deuxième pôle de notre seconde alternative épistémologique, qu'il n'y a pas *que* du normatif dans le scientifique, et que ce n'est pas même le principal dans sa dynamique de production de savoirs. Il y a des points d'appui proprement cognitifs et techniques au travail scientifique, qui ne sont pas réductibles à des considérations axiologiques. Ainsi, historiquement, les sciences sociales ont produit des outils d'objectivation et de distanciation rendant possible un détachement relatif des deux aspects. Une position équilibrée prendrait alors en compte une part « normative » inéliminable *comme* des dimensions scientifiques non réductibles au « normatif ».

III. DISTANCIATION/ENGAGEMENT

Ce qui a été dit précédemment des relations entre connaissance savante et connaissance ordinaire comme entre jugements de faits et jugements de valeurs nous incite à chercher un nouvel équilibre (une « équilibration » selon le terme de Proudhon) entre engagement et distanciation dans la démarche sociologique. Norbert Elias a été un de ceux qui s'est le plus nettement orienté dans cette voie dans son livre précisément intitulé *Engagement et distanciation* (1993). Elias écrit notamment à propos des chercheurs en sciences sociales : « Leur propre participation, leur engagement conditionne par ailleurs leur intelligence des problèmes qu'ils ont à résoudre en leur qualité de scientifiques. Car, si pour comprendre la structure d'une molécule on n'a pas besoin de savoir ce que signifie se ressentir comme l'un de ses atomes, il est indispensable, pour comprendre le mode de fonctionnement des groupes humains, d'avoir accès aussi de l'intérieur à l'expérience que les hommes ont de leur propre groupe et des autres groupes ; or on ne peut le savoir sans participation et engagement actifs » (*Ibid.* : 29). D'où, selon Elias, la nécessaire dialectique (dans un va-et-vient et un équilibre) entre « distanciation » scientifique, vis-à-vis de ses préjugés d'acteurs sociaux, et « engagement », c'est-à-dire une façon d'assumer scientifiquement, comme un point d'appui cognitif, ses insertions et ses expériences sociales. Ainsi les implications sociales du chercheur (cognitives, langagières, pratiques, dans des groupes particuliers comme dans des rapports sociaux plus larges) se révéleraient autant comme des points d'appui que comme des obstacles au travail de la recherche. Or, la tradition de « la rupture épistémologique » les a surtout problématisées comme des « obstacles épistémologiques ». Le savant nécessairement impliqué devrait certes mettre à distance ses insertions sociales pour ne pas se laisser aveugler par les évidences qu'elles tendent à générer, tout en s'en servant pour mieux comprendre l'univers qu'il étudie. Je nomme *distanciation compréhensive* cette position d'équilibriste, qui appelle la mise en œuvre d'une *réflexivité sociologique* (un retour réflexif du chercheur sur ses implications et sur leurs effets sur le cours de la recherche).

Je prendrai des exemples empiriques.

* *Quand l'insertion se présente comme un « obstacle épistémologique » : le cas du « politique » et du « syndical »*

Lors de ma thèse, j'ai eu à traiter des rapports entre ce qui est habituellement appelé « le syndical » et « le politique » (au sens des partis politiques). Une histoire militante antérieure au sein du Parti socialiste avait solidifié en moi l'évidence d'une hiérarchisation du « politique » et du « syndical » au profit du premier terme (« le politique » aurait été plus général que « le syndical »). Cette évidence était réactivée par le militant socialiste qui m'avait servi d'intermédiaire pour m'introduire dans ce syndicat CFDT de cheminots, comme d'ailleurs par les autres militants socialistes ou les militants d'extrême gauche que j'y rencontrais. D'autres militants syndicaux observés ne partageaient pas les mêmes évidences, mais j'étais tenté dans un premier temps de les appréhender, dans le cadre d'un « modèle social-démocrate » routinisé quant aux rapports partis/syndicats qui me servait implicitement de boussole, comme des « anarcho-syndicalistes » caractérisés par « un retard de conscience politique »⁴. C'est alors là que la posture de la distanciation a joué à plein : j'ai interrogé cette évidence et, pour me défaire de cette « prénotion », j'ai fait le détour par une série de lectures historiques mettant en évidence la genèse et la consolidation dans l'histoire du « mouvement ouvrier » français de la distinction, puis de la hiérarchisation du « politique » et du « syndical », à travers toute une série de luttes. J'empruntai là un chemin méthodologique systématisé par Luc Boltanski (1982) pour se dépendre des évidences sociales d'une catégorisation : la socio-histoire de cette catégorisation. Or, *Les cadres* constituaient justement une des ressources théoriques principales de ma thèse.

Mais je donnerai d'avantage d'exemples montrant en quoi les diverses modalités de son insertion sociale sont susceptibles de fournir au sociologue des pistes utiles à la production de savoirs scientifiques, car c'est une vision de l'activité de recherche moins partagée, à cause notamment du poids des thématiques de « la rupture épistémologique » et des « obstacles épistémologiques ».

4. Sur les catégories de « modèle social-démocrate » et de « modèle anarcho-syndicaliste », voir Aguiton & Corcuff (1999).

* *Quand l'insertion se révèle un point d'appui-1 : le cas de la manifestation*

Un article de Patrick Champagne sur « la manifestation » (1984) a tendu à orienter le regard de la sociologie politique vers les dimensions stratégiques de ce phénomène collectif (Favre, 1990a). L'intentionnalité stratégique des porte-parole des groupes mobilisés, notamment dans le rapport avec le champ journalistique, allant jusqu'à l'organisation de « manifestations de papier » pour les médias, a ainsi été particulièrement privilégiée pour interpréter ce que Pierre Favre a défini de manière plus largement non-intentionnaliste comme « une interaction complexe, qui échappe au contrôle individuel et collectif des participants » (Favre, 1990b : 59). Le succès relatif du découpage stratéguiste de cet objet complexe a vraisemblablement à voir avec la routinisation du vocabulaire utilitariste (autour de la notion d'« intérêt ») dans la science politique française au cours des années 1980⁵. Or, ma propre expérience des manifestations comme mon observation ethnographique du syndicat de cheminots m'avaient conduit à insister sur deux autres dimensions, qui pour moi étaient à l'époque emmêlées : 1e) le processus d'identification collective auquel les manifestations participaient du point de vue de leurs participants (et qu'objectivait le regroupement collectif autour d'une banderole commune), et 2e) les aspects affectifs qui s'y jouaient (« les copains » qu'on y retrouve, les mains qu'on serre, les bises qu'on fait, la convivialité qui s'y déploie, les blagues qu'on s'y raconte, etc.). Ces deux dimensions convergeaient dans un modèle constructiviste s'intéressant aux logiques quotidiennes de re-consolidation du « mouvement ouvrier » ; elles étaient même appréhendées comme des « éléments médiateurs » dans le processus de « construction de la classe ». Ainsi, tant la connaissance intérieure d'un phénomène social que la démarche compréhensive vis-à-vis des acteurs observés m'aidaient à me détacher de schémas savants prégnants à l'époque (les schémas stratégiques) et à tenter un autre type d'éclairage (autour des logiques identificatrices et du rôle qu'y tenaient des aspects affectifs). Cet éclairage, seulement en pointillés dans ma thèse (Corcuff, 1991 : 403-404), n'invalidait d'ailleurs pas le

5. Pour une analyse critique de cette routinisation des problématiques en termes d'« intérêt » et de « stratégie », et des présupposés anthropologiques (au sens de conceptions philosophiques *a priori* des propriétés des humains et de la condition humaine) qu'elles véhiculent, voir Corcuff, 2003 (5ème partie).

précédent (il s'intéressait, contrairement à ce dernier, aux participants ordinaires des manifestations, et non à leurs organisateurs), mais ouvrait de nouvelles pistes, découvrant d'autres faces du réel.

* *Quand l'insertion se révèle un point d'appui-2 : le cas du « Mouvement des chômeurs »*

Je m'arrêterai ici sur ma participation au mouvement des chômeurs à Lyon durant le mois de janvier 1998 en tant que militant du syndicat SUD Éducation : occupations de lieux publics (dont l'Institut d'Études Politiques, deux jours et deux nuits), assemblées générales, collectes ou manifestations. Cette expérience a eu des interactions avec les schémas savants d'interprétation des mobilisations collectives que j'avais pu utilisés dans mes investigations proprement scientifiques comme celles dont j'avais connaissance par des lectures. Elle a tout d'abord confirmé une certaine pertinence des analyses constructivistes des groupes sociaux, mais en mettant l'accent sur la dimension très quotidienne de la construction et de la dé-construction d'intérêts communs, et donc leur fragilité, tout particulièrement quand les univers sociaux et mentaux ont une grande hétérogénéité, comme dans le cas des différences entre le pôle des syndicalistes salariés et le pôle des chômeurs étant ou ayant été SDF. Ce contact avec une fragilisation plus intense d'un groupe mobilisé, avec des oscillations assez contradictoires au sein d'une même journée (qui pouvait particulièrement s'observer dans de longues Assemblées Générales, perçues comme « *chaotiques* » par les militants aguerris), du fait notamment des propriétés sociales spécifiques de ses participants, m'a donné une vision plus variée des processus de construction des groupes que celle que j'avais après ma thèse sur un syndicalisme cheminot davantage stabilisé. Mais cette expérience m'a aussi fait toucher du doigt les limites des outils d'analyse aujourd'hui disponibles en sciences sociales pour penser certains moments de tension extrême où l'appartenance à une commune humanité semble vaciller. J'ai trouvé, dans ce cas, davantage de ressources conceptuelles chez un philosophe comme Jacques Rancière (1995). Dans ce qu'il appelle justement « la mésentente », ce qui apparaît en jeu dans la réactivation d'une exigence égalitaire au cœur de l'espace public, c'est « de savoir si les sujets qui se font compter dans l'interlocution "sont" ou "ne sont pas", s'ils parlent ou s'ils font du bruit.

La querelle (...) porte sur la considération des être parlants comme tels » (*ibid.* : 79). Dans les moments difficiles du mouvement des chômeurs, les catégories routinisées du militant syndical pouvaient, par exemple, acheminer sur le comportement autiste et/ou violent de ceux qui avaient été meurtris par la vie, et n'entendre alors plus que du « bruit » au lieu d'une parole humaine, et en arriver à douter de l'existence d'un monde commun. Ici l'implication du sociologue dans des activités militantes lui sert de stimulant pour tenter de renouveler les catégories d'analyse de la sociologie de l'action collective⁶, en commettant l'impair, du point de vue corporatif des *social scientists*, de puiser des outils théoriques à validité empirique chez un philosophe !

* *Quand l'insertion se révèle un point d'appui-3 : le cas de « la double peine »*

J'aborderai d'autres stimulations cognitives générées par mon engagement militant : il s'agit cette fois des grèves de la faim contre « la double peine »⁷ des printemps 1998 et 1999 dans la région lyonnaise. À cette occasion, je suis devenu « parrain républicain » d'un des grévistes de la faim. Cette expérience m'a aidé à dessiner un tableau (partiel et provisoire) d'une pluralité de dimensions actives dans les logiques d'engagement et de ressources sociologiques permettant de les éclairer (Corcuff, 2003 : 102-105). Ainsi, malgré la persistance de zones d'obscurité sur soi-même, une esquisse d'auto-socio-analyse est susceptible de dégager des pistes théoriques de l'expérience, orientant dans d'autres directions sociologiques que celles les plus empruntées par la science politique française. Ce retour sur l'expérience saisit, dans un premier temps, les satisfactions retirées du militantisme, telles qu'elles sont appréhendées par la notion de « gratifications symboliques » chez Daniel Gaxie (1977), dans une logique d'élargissement du paradigme utilitariste : sentiment d'être utile socialement, de se battre pour une « cause juste », d'être « dans le bon camp »,

6. On trouvera une esquisse d'hypothèse allant dans ce sens dans Aguiton & Corcuff (1999 : 17-18).

7. Les « double peine » sont des anciens délinquants de nationalité étrangère qui, après avoir effectué leur peine de prison en France (peine dite « principale »), sont expulsés dans leurs pays d'origine (peine dite « complémentaire »). La plupart des luttes concernant ces problèmes ont été le fait d'étrangers ayant de fortes attaches familiales en France et ne se reconnaissant pas comme « étrangers » (nés ou installés en France depuis de nombreuses années, parents français, conjoints et enfants français, etc.).

etc., entendues comme formes de « rétributions » de l'activité militante. Mais, dans un deuxième temps, ces gratifications peuvent être rattachées au processus de re-consolidation d'une identité politique de gauche – celle de « la gauche de gauche » défendue par Pierre Bourdieu dans l'après-1995 -, après les désillusions d'un long engagement socialiste antérieur (de 1977 à 1992). On croise ici la conception de « l'identité » avancée par Alessandro Pizzorno, largement ignorée par les politistes français dans leurs analyses du militantisme. Pour Pizzorno, l'identité constitue un système de valeurs rendant possible des calculs. En privilégiant dans un premier temps « l'intérêt » (via les « rétributions symboliques » de Gaxie), on avait oublié que le calcul des plaisirs et des déplaisirs avait besoin d'un système de calcul (un système de valeurs, appelé « identité » par Pizzorno), pas forcément conscient d'ailleurs. Pizzorno écrit en ce sens : « pour qu'il puisse déterminer quels sont ses intérêts, calculer coûts et bénéfices, le sujet agent devra donc être assuré de son identité par l'appartenance à une collectivité unifiante. Il en recevra les critères qui lui permettront de définir ses intérêts et de donner un sens à son action » (Pizzorno, 1986 : 352).

Toutefois, ni l'« intérêt », ni l'« identité » ne rendent compte d'une partie de mon vécu lors de cette mobilisation : la façon dont j'ai été proprement « embarqué », un peu malgré moi, par des visages singuliers. « Le lien à autrui ne se noue que comme responsabilité, que celle-ci, d'ailleurs, soit acceptée ou refusée, que l'on sache ou non comment l'assumer, que l'on puisse ou non faire quelque chose de concret pour autrui », note Emmanuel Lévinas (1990 : 93) de manière éclairante par rapport à cette dimension de mon expérience. Ce n'est pas vraiment un choix, mais une interpellation qui échappe à l'intention, un mouvement *vers*, traversant le corps, une culpabilité corporéifiée. Ce n'est vraisemblablement pas le cœur de l'expérience humaine, contrairement à ce que laisse entendre Lévinas, mais simplement une composante de la réalité assez méconnue par les sciences sociales. Cependant, cette composante a pu être traitée sociologiquement grâce à un modèle d'interpellation éthique dans le face à face (ou modèle de compassion), que j'ai pu formalisé avec la philosophe Natalie Depraz dans le cadre de la sociologie des régimes d'action initiée par Luc Boltanski et Laurent

Thévenot. Cette modélisation a été testée sur trois terrains empiriques : les relations infirmières/malades, agents de l'ANPE/chômeurs et agents des caisses d'allocations familiales/usagers⁸.

Au bout de ces exemples, on a une vue moins manichéenne des rapports entre engagement et distanciation, qui ne peut être unifiée autour de la catégorie d'« obstacle épistémologique », même si cette catégorie saisit bien un aspect du problème.

IV. CACHÉ/VISIBLE

La tradition de « la rupture épistémologique » avec « le sens commun » a souvent privilégié la posture de dévoilement du caché comme forme supérieure de révélation de la vérité scientifique. « Il n'y a de science que de ce qui est caché », écrit Gaston Bachelard (1949 : 38) à partir d'une épistémologie historique de la physique et de la chimie. Dans son sillage, Pierre Bourdieu en a fait un précepte méthodologique de base pour les sciences sociales⁹. Cette définition de la science et plus largement du rationalisme comme dévoilement du caché, supposant d'aller « voir derrière » les apparences et les illusions du sens commun, a marqué les premières sciences expérimentales. Elle réactive le couple philosophique plus ancien essence/apparences. Mais elle ne saisit qu'une partie du travail des sciences sociales. Leur dimension compréhensive mise en avant par Weber (1992a) nous engage à nous intéresser aussi au « visible » (par rapport au « caché »), à ce qui est « devant » par rapport à ce qui est « derrière ». C'est l'exclusivité du « *que* du caché » de la formule bachelardienne reprise par Bourdieu qui pose problème.

La dimension compréhensive de la sociologie, et les ressources qu'elle peut tirer de la tradition phénoménologique en philosophie, peut nous conduire à prendre au sérieux le quotidien et l'ordinaire tels qu'ils nous apparaissent, tels

8. Voir des résultats partiels dans Corcuff (1996 & 2001).

9. Voir notamment : « Bachelard disait qu'« il n'y a de science que du caché ». Dans le cas de la science sociale, ce dévoilement est par soi une critique sociale, qui n'est pas voulue comme telle, et qui est d'autant plus puissante que la science est plus puissante, donc plus capable de dévoiler des mécanismes qui doivent une part de leur efficacité au fait qu'ils sont méconnus, et de toucher ainsi aux fondements de la violence symbolique » (Bourdieu & Wacquant, 1992 : 168).

qu'ils apparaissent aux yeux des acteurs, sans nécessairement rechercher leur vérité « derrière ». Le dévoilement des *apparences* constitue une des logiques heuristiques dans la production de savoirs sociologiques, non exclusive d'une attention à *l'apparaître* comme disent les phénoménologues. Mon travail à partir de la sociologie des régimes d'action initiée par Boltanski et Thévenot sur différents terrains empiriques – l'hôpital, l'ANPE et les caisses d'allocations familiales, pour le régime d'*interpellation* éthique dans le face à face (ou de compassion) (Corcuff, 1996 & 2001), ou un processus de décision publique autour d'un aéroport, pour le régime « machiavélien » (ou tactique-stratégique) (Corcuff & Sanier, 2000) – m'a permis de développer une telle approche compréhensive de la vie ordinaire¹⁰. Cette extension du regard sociologique hors de l'exclusivité du caché peut faire son miel de ressources non directement sociologiques :

* de ressources phénoménologiques, comme je l'ai déjà indiqué ; je pense par exemple à cette phénoménologie de l'horreur nazie esquissée par Hans Jonas : « lorsque nous regardons avec horreur les photographies de Buchenwald, les corps ravagés et les visages distordus, la mutilation de l'humanité réduite à la chair, nous refusons l'idée consolatrice qu'il ne s'agirait là que d'une apparence dont la vérité serait ailleurs : nous sommes confrontés à la terrible vérité que l'apparence est la réalité, et qu'il n'y a rien de plus réel que ce qui apparaît là » (Jonas, 1996 : 111) ; Jonas soulève ici, à partir, d'un exemple dramatique, la question de part de vérité de *l'apparaître* (non réduit à « l'apparence ») ;

* de ressources littéraires comme la célèbre nouvelle d'Edgar Poe, *La lettre volée* (1972), dans laquelle une lettre recherchée par la police dans les endroits les plus cachés se révèle être posée sur un bureau aux yeux de tous ; ainsi les yeux (particulièrement ceux des policiers, professionnalisés dans la recherche du caché, comme certains sociologues aujourd'hui) peuvent être embués par l'obsession du caché et rendu alors impropres à saisir ce qui apparaît pourtant comme le plus visible ;

10. Pour un essai de reproblématisation de la notion d'« ordinaire » allant de la phénoménologie de Merleau-Ponty à la sociologie des régimes d'action de Boltanski et Thévenot, voir Corcuff (2002b).

* ou deux remarques de Ludwig Wittgenstein : a) « Les choses sont immédiatement là devant nos yeux, aucun voile ne les recouvre » (remarque de 1930) et b) « Comme il m'est difficile de voir ce que j'ai *sous les yeux* ! » (remarque de 1940) (Wittgenstein, 1990 : 17 & 55) ; le philosophe nous invite à redécouvrir le banal qu'on a immédiatement « sous les yeux » et qu'on ne voit plus à cause de sa familiarité (et non pas des « apparences » ou des « illusions »).

En positif, la part compréhensive de la sociologie révèle une composante interprétative s'émancipant de la quête exclusive du caché. Mais les limites d'une focalisation sur le caché s'éprouvent aussi en négatif, dans la prise de conscience de « pathologies du caché ». C'est le cas en particulier du négationnisme. Il y a différents usages du négationnisme, mais un de ses usages se présente comme une « pathologie du rationalisme ». Pathologie, car une rhétorique d'inspiration rationaliste l'amène à s'écarter d'une confrontation rationnelle avec les faits observés par les victimes et les témoins, puis établis par les historiens (judéocide, camps de concentration et chambres à gaz). J'ai pu analyser en détail ce type de pathologie à travers un texte négationniste de 1981 de Jean-Gabriel Cohn-Bendit (Corcuff, 2000). Dans ce déplacement pathologique, les propositions du type « Il faut s'écarter du sens commun » et « La vérité est du côté du caché » tendent à se transformer en « Le sens commun est nécessairement dans l'erreur » et « Le visible est inévitablement faux ».

Dans le cas de ce problème aussi ma propre posture apparaît intermédiaire. Les sciences sociales devraient rééquilibrer la tentation de la recherche exclusive du « caché », du dévoilement des « apparences » et de la rupture avec « le sens commun », par la reconnaissance pleine et entière de leur composante compréhensive. Quand je dis « rééquilibrer », c'est donc pluraliser les démarches. Il ne s'agit ni de se contenter du « caché », ni de se limiter à ce qui se donne de manière visible dans les pratiques et les discours des acteurs, mais de pouvoir jouer alternativement des deux registres (l'explication par le « derrière » et la compréhension du « devant »), permettant de produire des éclairages contrastés sur les pratiques sociales. Nos disciplines pourraient alors faire appel, alternativement et/ou de manière combinée, à une herméneutique du dévoilement (critique vis-à-vis des représentations et des illusions

des acteurs) *et* à une phénoménologie de l'ordinaire (compréhensive à l'égard de se qui se donne à voir dans l'action et du sens que les acteurs donnent à leur action).

* *Figure complexe d'une « rupture avec la rupture » : le cas des infirmières, de la psychanalyse et du « sadisme »*

Je finirai sur un exemple empirique mettant en évidence la complexité des combinaisons concrètes entre le caché et le visible dans la démarche sociologique, alors que les stocks de représentations des acteurs peuvent être alimentés par des schémas élaborés par les sciences humaines, à travers ce que Pierre Bourdieu a appelé des « effets de théorie » (Bourdieu, 1982). Pour Anthony Giddens, ces « effets de théorie » des sciences sociales constitueraient d'ailleurs une dimension structurelle des sociétés modernes, les sciences sociales participant pleinement de leur composante réflexive : « les sciences sociales sont en réalité beaucoup plus profondément impliquées dans la modernité que les sciences naturelles, puisque la révision chronique des pratiques sociales à la lumière de la connaissance de ces pratiques fait intimement partie du tissu des institutions modernes » (Giddens, 1994 : 47). La psychanalyse constitue parmi les sciences humaines un des paradigmes qui a eu le plus d'effets sur les représentations ordinaires du monde de toute une série d'acteurs. Or, elle a particulièrement contribué à activer un schéma de dévoilement du caché derrière les apparences et les illusions des individus. C'est ainsi la récupération dans « le sens commun » de schémas de dévoilement qui peut constituer une nouvelle pellicule empêchant le chercheur de comprendre des dimensions du phénomène étudié. Ce faisant, le sociologue peut être amené à « rompre » avec le discours des acteurs (ces discours se présentant paradoxalement comme une traduction ordinaire de la logique de « la rupture » et du dévoilement). Dans mon enquête à l'hôpital, se rapprocher de l'expérience ordinaire de la compassion - entendue comme une éthique pratique et *corporéifiée*, et non une logique intellectualiste d'explicitation de principes moraux - chez des infirmières a ainsi impliqué de se distancier des rationalisations générales qu'une part de ces infirmières puisaient dans les sciences humaines, et en particulier dans la psychanalyse. Ces rationalisations peuvent les conduire, au cours des entretiens sociologiques, à rechercher « derrière » leurs « pulsions » apparemment altruistes à l'égard des malades

des relations « sado-masochistes ». On trouve d'ailleurs dans un livre destiné à la formation des infirmières, écrit par une infirmière, par ailleurs psychologue et enseignante dans une école d'infirmières (Conseil, 1990), un passage sur les « Apports des concepts freudiens à l'étude de la profession » (*ibid.* : 92-97), comportant trois points : « Le narcissisme » (*ibid.* : 92-93), « Le masochisme et le sadisme » (*ibid.* : 93-94) et « La place du sadisme et du masochisme dans la relation infirmière-malade » (*ibid.* : 94-97). Dans ce dernier point, est écrit notamment à propos de la « position de domination » du soignant et de « dépendance » du malade (*ibid.* : 94) : « Si la dimension du sadisme n'est pas clairement apparente chez tout soignant, elle nous a toujours semblé plus ou moins omniprésente dans les relations soignant-soigné » (*ibid.* : 96). Rompre avec « la rupture » pour retrouver, derrière les lunettes dévoilantes des acteurs, un peu de leur rapport pratique à l'expérience, et donc aussi une part de ce qui apparaît de manière visible aux yeux du chercheur dans l'interaction, comme la main de l'infirmière qui tient celle du malade : voilà bien un figure fort compliquée, en « équilibration » entre connaissance savante et connaissance ordinaire, caché et visible, derrière et devant, distanciation et compréhension.

Ces interrogations, pistes et exemples voudraient participer à promouvoir une épistémologie de « l'équilibration », qui doit beaucoup à des intuitions de Proudhon, invitant les jeunes chercheurs en sciences sociales à explorer de nouvelles contrées, en se délestant de certaines routines et de certains préjugés des « anciens » sans abandonner leurs exigences de rigueur. La rigueur et l'imagination : cela reste toujours un beau programme tracé par Wright Mills (1959) pour les sciences sociales à venir.

BIBLIOGRAPHIE

Aguiton, C. & Corcuff, P. (1999) *Mouvements sociaux et politique : entre anciens modèles et enjeux nouveaux, Mouvements 3*.

Althusser, L. (1996) *Pour Marx*, Paris : Librairie François Maspero, réédition La Découverte/Poche (1^e édition : 1965).

Bachelard, G. (1949) *Le rationalisme appliqué*, Paris : PUF.

Balibar, E. (1991) Le concept de "coupure épistémologique" de Gaston Bachelard à Louis Althusser, (communication de 1977), repris dans *Écrits pour Althusser*, Paris : La Découverte.

Boltanski, L. (1982) *Les cadres. La formation d'un groupe social*, Paris : Minuit.

Bourdieu, P. (1982) *Ce que parler veut dire*, Paris : Fayard.

Bourdieu, P. (avec L.J.D. Wacquant) (1992), *Réponses*, Paris : Seuil.

Bourdieu, P. (2001) *La représentation politique* (1^è édition : 1981) et *La délégation et le fétichisme politique* (1^è édition : 1984), Paris : Seuil, coll. Points-Essais.

Bourdieu, P. , Chamboredon, J.-C. & Passeron, J.-C. (1983) *Le métier de sociologue. Préalables épistémologiques* (1^e éd. : 1968), La Haye/Paris : Mouton/EHESS, 4^e édition.

Champagne, P. (1984) La manifestation. La production de l'événement politique, *Actes de la Recherche en Sciences Sociales* 52-53.

Conseil, I. (1990) *La personnalité de l'infirmière et son incidence sur ce choix professionnel*, Paris : Lamarre, coll « Recherche infirmière ».

Corcuff, P. (1991a) *Constructions du mouvement ouvrier. Activités cognitives, pratiques unificatrices et conflits dans un syndicat de cheminots*, Thèse de Doctorat de sociologie de l'École des Hautes Études en Sciences Sociales, sous la direction de G. Althabe, soutenue le 23 décembre 1991, 2 tomes, 575 p. (hors annexes).

Corcuff, P. (1991b) Éléments d'épistémologie ordinaire du syndicalisme, *Revue française de science politique* vol. 41 (4).

Corcuff, P. (1995) *Les nouvelles sociologies. Constructions de la réalité sociale*, Paris : Nathan, coll. 128.

Corcuff, P. (1996) Ordre institutionnel, fluidité situationnelle et compassion. Les interactions au guichet de deux caisses d'allocations familiales, *Recherches et prévisions* (CNAF) 45.

Corcuff, P. (2000) Négationnisme d'ultra-gauche et pathologies intellectuelles de la gauche. À propos d'un texte de Jean-Gabriel Cohn-Bendit de 1981 in P. Mesnard (éd.), *Consciences de la Shoah. Critique des discours et des représentations*, Paris : Kimé.

Corcuff, P. (2001) Usage sociologique de ressources phénoménologiques : un programme de recherche au carrefour de la sociologie et de la philosophie in J. Benoist & B. Karsenti (éds.), *Phénoménologie et sociologie*, Paris : PUF.

Corcuff, P. (2002a) Sociologie et engagement : nouvelles pistes épistémologiques dans l'après-1995 in B. Lahire (dir.) *À quoi sert la sociologie ?* Paris : La Découverte.

Corcuff, P. (2002b) Le fil Merleau-Ponty : l'ordinaire, de la phénoménologie à la sociologie de l'action », in J.-L. Marie, P. Dujardin, & R. Balme (éds.) *L'ordinaire. Modes d'accès et pertinence pour les sciences sociales et humaines*, Paris : L'Harmattan, coll. « Logiques politiques ».

Corcuff, P. (2003) *Bourdieu autrement*, Vè partie : Les conditions humaines de la sociologie de Bourdieu. Sciences sociales et philosophie, Paris : Textuel.

Corcuff P. & Sanier, M. (2000) Politique publique et action stratégique en contexte de décentralisation. Aperçus d'un processus décisionnel "après la bataille", *Annales – Histoire, Sciences Sociales* 55 (4).

Durkheim, E. (1981) *Les règles de la méthode sociologique*, Paris : PUF, coll. « Quadrige » (1e éd. 1895).

Elias, N. (1993) *Engagement et distanciation. Contributions à la sociologie de la connaissance*, trad. franç., Paris : Fayard (1e éd. : 1983).

Favre, P. (1990a) (dir.) *La manifestation*, Paris : Presses de la FNSP.

Favre, P. (1990b), Introduction in *La manifestation*, Paris : Presses de la FNSP.

Garfinkel, H. (1967) *Studies in Ethnomethodology*, Englewoods Cliffs, Prentice Hall.

Gaxie, D. (1977) Économie des partis et rétributions du militantisme, *Revue française de science politique* 27 (1).

Giddens, A. (1987) *La constitution de la société*, trad. franç., Paris : PUF, (1e éd. : 1984).

Giddens, A. (1994) *Les conséquences de la modernité*, trad. franç., Paris, L'Harmattan (1e éd. : 1990).

Jonas, H. (1996) L'immortalité et l'esprit moderne repris dans *Entre le néant et l'éternité*, trad. franç., Paris : Belin (1e éd. : 1962, article dédié à Hannah Arendt).

Lévinas, E. (1990) *Éthique et infini* (dialogues avec P. Nemo), Paris : Le Livre de Poche, coll. « Biblio-essais » (1e éd. : 1982).

Mills, C. W. (1977) *L'imagination sociologique*, trad. franç., Paris : Maspero, coll. "Petite collection Maspero" (1e éd. : 1959).

Pizzorno, A. (1986) Sur la rationalité du choix démocratique, trad. franç. in P. Birnbaum & J. Leca (éds.), *Sur l'individualisme*, Paris : Presses de la FNSP.

Poe, E. (1972) *La lettre volée* in *Histoires extraordinaires*, trad. franç., Paris : Le Livre de Poche/Librairie Générale de France (1e éd. : 1845).

Proudhon (1988) *De la justice dans la Révolution et dans l'Eglise* in *Corpus des œuvres de philosophie en langue française*, 1988, tome premier, Paris, Fayard (1e ed. 1858).

Proudhon (1997) *Théorie de la propriété*, Paris : L'Harmattan, collection « Les introuvables », 1e ed. 1865 : 206.

Rancière, J. (1995) *La Méésentente. Politique et philosophie*, Paris : Galilée.

Weber, M. (1992a) Essai sur quelques catégories de la sociologie compréhensive, repris dans *Essais sur la théorie de la science*, trad. franç., Paris : Presses Pocket (1e éd. : 1913).

Weber, M. (1992b) Essai sur le sens de la "neutralité axiologique" dans les recherches sociologiques et économiques, repris dans *Essais sur la théorie de la science*, trad. franç., Paris : Presses Pocket (1e éd. : 1917).

Wittgenstein, L. (1990) *Remarques mêlées* (notes entre 1914 et 1951), version bilingue (allemand/français), Mauvezin : Trans-Europ Repress.

